

JÓN SVENSSON

NONNI
VII

PRISONNIER

AVENTURES DANS LES ÎLES I

ADAPTATION
DE
MADELEINE PINARD DE LA BOULLAYE

PRÉFACE DE PAUL BOURGET
de l'académie française

Illustrations de Cyril

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi
– 2010 –

LA COLLECTION

Nonni

- I. **Nonni – Premières Aventures**
- II. **Nonni – En Mer**
- III. **Nonni – A Copenhague**
- IV. **Nonni – Part en Suède**
- V. **Nonni – Jours ensoleillés**
- VI. **Nonni – Aventures à Skipalon**
- VII. **Nonni – Prisonnier**
- VIII. **Nonni – S'évade**
- IX. **Nonni – Comment Nonni trouva le bonheur**

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

LETTRE DE M. PAUL BOURGET

de l'Académie Française

à l'auteur

Cher Monsieur,

Vos récits islandais m'ont beaucoup intéressé... Vous avez reçu en naissant ce don de conter, si rare et que de très grands romanciers n'ont pas possédé, le pouvoir du récit, qui suit le mouvement de la vie et produit invinciblement la crédibilité... Cette vertu de présence, c'est la qualité maîtresse du nouvelliste. Elle est chez vous de tout premier ordre.

Vous m'excuserez du caractère technique et professionnel d'un compliment qui serait incomplet si je n'ajoutais pas que ce don de conter se double dans vos récits d'un autre, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, le don de l'atmosphère. Votre île lointaine, si mal connue en France, s'évoque, en vous lisant, avec ses paysages farouches, son Océan qu'éclaire le soleil de minuit, ses fjords, ses montagnes et la rude mais si généreuse simplicité de ses mœurs...

Enfin, Monsieur, la lecture de ces récits a été pour moi un enchantement, et je vous le dis en toute simplicité puisque vous voulez bien tenir à l'opinion d'un vieil ouvrier littéraire qui a trop aimé l'art de la fiction pour ne pas éprouver une vraie joie quand il découvre des œuvres de la valeur de celle que vous venez de lui faire connaître.

Vous trouverez ici, cher Monsieur, l'expression de ma respectueuse sympathie.

PAUL BOURGET.

Chapitre premier

EN ROUTE VERS DE NOUVELLES AVENTURES

Mon voyage en canot avec Valdemar pour gagner la Suède, à travers la mer immense, notre descente sur l'île de Saltholm, la rencontre du vaisseau fantôme et celle des pirates ; notre course nocturne dans le bois, le hibou, l'énorme chien et la maison forestière, tout cela avait été plutôt étrange et mouvementé. Pourtant, nous en conservions un souvenir enthousiaste.¹

Je ne pouvais l'éloigner. Aussi le désir d'aventures semblables s'ancrait-il de plus en plus en moi.

Les cours avaient maintenant repris chez le Docteur Niehaus, à l'École du roi Knud. J'étudiais avec entrain, plaisir même, sans délaisser toutefois les gaies escapades et les tours d'écolier.

Ce mélange de sérieux et de plaisant, n'est-il pas raisonnable ? A condition de ne rien exagérer, un élève studieux pouvait fort bien, à mon sens, allier les deux.

Je me gardais d'être méchant. Mais, loin de moi tout ce qui aurait pu ressembler à de l'hypocrisie. Je l'avais en horreur.

L'été ne se fit pas trop attendre. Il me fallait en profiter pour quelque randonnée nouvelle et plus lointaine.

Dans quelle direction ?

Je ne savais pas encore. Le mieux, pensais-je, serait de consulter là-dessus mon ami Valdemar.

Au premier jour libre, je me hâtai vers sa demeure et lui demandai de venir se promener avec moi.

Tout en marchant, nous nous dirigeons du côté de la plage où, ce dernier printemps, nous avons discuté de notre course en Suède. Nous nous assîmes juste sur le même banc.

« Valdemar, commençai-je, sais-tu pourquoi je suis allé te chercher ?

¹ J'ai raconté tous ces faits dans LA VILLE AU BORD DE LA MER, Nonni III^e volume.

— Non, vraiment, Nonni !

— Eh bien, parce que j'ai d'importantes communications à te faire, mon ami. »

Le petit me regarde fixement : « Dis vite ! Nous allons repartir en excursion.

— Une excursion ! Comme l'an dernier en Suède ? s'exclame l'enfant tout joyeux.

— Quelque chose comme ça, oui.

— Mais où, Nonni ?

— Voilà, c'est justement à ce sujet que je voudrais ton avis. »

Valdemar, le bras droit tendu vers la mer qui ondulait devant nous jusqu'à l'horizon : « Là, c'est Malmö. Nous y avons passé la dernière fois. A gauche, voici Helsingborg, la jolie petite ville suédoise. En face, Helsingör, où vécut Hamlet. Sur la route enfin, l'île Hven, que choisit le célèbre astronome danois Tycho Brahe pour élever son château d'Uranienborg. Peut-être pourrions-nous risquer un tour dans ces parages ?

Je grimpai sur le banc et cherchai l'île Hven. Elle émergeait juste au milieu du Sund, comme la Saltholm, mais beaucoup plus au nord.

Impossible de découvrir la ville de Helsingborg. Sans doute se trouvait-elle trop loin. « Ce serait en effet une belle partie de canot, Valdemar, seulement vois-tu, j'ai autre chose en tête. »

Nous sautons alors du banc et nous nous asseyons à nouveau l'un près de l'autre.

Mon compagnon attend, silencieux.

« Je vais te dire... J'aimerais varier un peu. Volontiers maintenant je visiterais l'intérieur du pays.

— C'est aussi mon désir, Nonni. Nous serions moins exposés que sur mer. As-tu choisi la région ?

— Que penserais-tu d'une longue course à travers les forêts de l'île de Seeland ?

— Un projet magnifique, Nonni. Quelle direction comptes-tu prendre ?

— Je n'ai encore rien arrêté, mon ami. Si la chose est possible, je souhaiterais parcourir l'île en tous sens.

— Long trajet ! Beaucoup plus long que d'ici à travers le Sund, jusqu'en Suède.

— Sans doute, la route nous prendrait bien des jours, si nous la faisons à pied. A cheval, nous irions plus vite !

— C'est vrai ! Mais un cheval, où le trouver ?

— Je ne sais pas exactement. N'importe où sur notre chemin, je suppose. Il ne manque pas de chevaux sauvages dans les bois environnants.

— Quant à cela, n'y compte pas, Nonni. Et puis, se servir de chevaux sauvages sur les grand'routes, quelle imprudence !

— Ah ! tu trembles toujours, Valdemar ! Qui ne risque rien, n'a rien ! Comment parvenir jamais au but, si l'on n'en prend pas les moyens. En Islande, combien de fois suis-je monté sur des chevaux sauvages avec mon petit frère Manni, sans aucun dommage ni pour l'un, ni pour l'autre ?

— En Islande, peut-être... Je veux bien le croire. Au Danemark, c'est une autre affaire, Nonni ! Les chevaux ne vivent pas en liberté comme dans ton pays.

— Si l'on ne peut compter sur les chevaux, trouvons autre chose... Un âne, peut-être ?

— Un âne !... Encore moins ! Personne n'en fait usage par ici, sauf dans le sud.

— Tant pis ! On se débrouillera quand même. Notre excursion ne sera pas compromise pour si peu. »

Le plan plus ou moins arrêté, note fut prise des différents objets que nous voulions emporter : lampe à alcool et bouilloire, le revolver de l'autre fois, des cartouches à poudre, une petite boussole, enfin diverses provisions de bouche.

Bien entendu, nous convînmes de garder notre projet secret. Qui parle trop, risque de se créer des ennuis...

Plusieurs semaines s'écoulèrent. L'été promettait d'être magnifique. Un soleil resplendissant baignait chaque jour la ville, et les grands bois de hêtres ombreux et recueillis, invitaient la promenade. Ces bois, renommés pour leur beauté, la légende les enrichissait encore de merveilles.

Valdemar et moi, loin de rien oublier, cherchions l'occasion favorable. L'école, hélas ! nous retenait encore dans ses filets. Rude épreuve !

La chaleur croissait toujours. A peine pouvait-on la supporter en classe. Cependant, il n'était jamais question de congé. Nous jugions cela d'une rigueur excessive, mais il fallait bien l'accepter.

Enfin, l'année scolaire s'acheva. Une constante application nous permit de passer, plus ou moins brillamment, il est vrai, tous nos examens. C'est donc le coeur léger que nous vîmes poindre cette période des vacances si ardemment attendue.

Quelle délivrance ! Nous allions pouvoir cheminer sac au dos sur la grand'route.

II

LA LETTRE D'AVIGNON

Au lendemain même de l'examen, je décidai de me rendre chez Valdemar pour en finir avec les préparatifs de notre excursion.

Je quittais la maison du Docteur Grüder quand, brusquement, au second étage, une fenêtre s'ouvre. Une forte voix de femme me crie :

« Nonni, viens vite ! Le Docteur Grüder veut te parler ! »

C'était Madame Valentin, la gouvernante de Monsieur le Docteur.

« Voilà, tout de suite, Madame ! » répondis-je.

Quelque peu troublé, je retourne sur mes pas, rentre vivement dans la maison et, l'escalier franchi quatre à quatre, je me trouve devant la porte du Docteur Grüder.

Que peut-il avoir à me dire ? me demandais-je. Avais-je commis une faute ? J'étais inquiet.

Je crus plus sage de ne pas frapper, d'aller en premier lieu trouver Madame Valentin. Qui sait ? Peut-être pourrait-elle me donner des éclaircissements.

La bonne dame devait être à cette heure-là dans sa cuisine. J'y cours, frappe, et la trouve devant le foyer avec son aide, une jeune allemande.

« Ce n'est pas ici que tu dois te rendre, mais chez Monsieur le Docteur, lance-t-elle. Va vite le trouver ! Il t'attend et t'a réclamé déjà plusieurs fois.

— Qu'a-t-il donc de si pressant à me dire, Madame Valentin ?

— Eh ! comment le saurais-je ?... La seule chose que j'aie remarquée, c'est son visage sévère, quand il m'a priée de me mettre à ta recherche.

— Un visage sévère... Réellement, Madame Valentin ? Croyez-vous qu'il soit fâché ?

— Cela, j'en sais rien vraiment ; mais, à coup sûr, il a l'air grave. As-tu fait quelque sottise, mon garçon ? me demande-t-elle en s'approchant pour me dévisager.

— Je ne crois pas. Du moins en ce moment, je ne me rappelle rien de particulier. De votre côté, voyez-vous quelque chose de répréhensible à me signaler ? » La jeune bonne à son tour se rapprocha et toutes deux fixaient sur moi leurs regards, comme si elles avaient voulu lire au fond de ma conscience...

« Les gamins de ton âge sont souvent très espiègles. Par là, je n'entends pas insinuer que tu mérites des réprimandes de ma part aujourd'hui. En tout cas, je ne me suis pas plainte, » s'empressa d'ajouter la ménagère.

Se tournant alors vers la jeune fille : « Et toi, Maria, as-tu découvert dans sa conduite que ce soit de blâmable ? »

Maria me regarda malicieusement, mais avec sympathie, puis après réflexion : « J'ai seulement observé, dit-elle, qu'il se chamaille souvent avec les camarades qui vont le voir dans sa chambre. Monsieur le Docteur n'aime guère ces discussions. »

Si c'est tout ! pensai-je. Je repris courage.

D'un trait, j'expliquai : « Nous autres, garçons, nous ne saurions nous tenir toujours aussi tranquilles et aussi sages que des fillettes. Peut-être nos réunions, là-haut, sont-elles parfois bruyantes. C'est possible. Je ne croyais pas gêner. »

La jeune fille sourit. Revêche, au contraire, Madame Valentin observa : « Il n'y a rien de mal à se divertir raisonnablement ; mais le vacarme et les jeux sauvages auxquels vous vous livrez ne nie plaisent guère.

— Je ne me doutais pas qu'on pût nous entendre dans la maison. A l'avenir je veillerai à ce que mes camarades et moi soyons plus discrets. »

Sur ces mots, je quittai la cuisine et me dirigeai d'un pas allègre vers l'appartement du Docteur.

Je frappe. « Entrez ! » répond une voix qui semble venir de l'arrière-bureau.

Ouvrant la porte avec précaution, je m'avance et pose ma casquette sur une chaise, avant de pénétrer dans la seconde pièce.

Celle-ci était entrouverte : je me glisse tout doucement sans frapper.

Monsieur Grüder écrivait, penché sur sa table, tout absorbé par son travail. Il leva les yeux, jeta sur moi un regard rapide, me désigna sans un mot une chaise et se remit à sa besogne.

Je m'assis, attendant.

Monsieur Grüder écrivait toujours. Sa plume agile courait en sautillant sur le papier. Il rédige sans doute une lettre pressée, me disais-je tandis qu'avec patience je l'observais sans bouger.

Enfin le Docteur se redresse, pose lentement son porte-plume, réfléchit un instant, le regard fixe, et, soudain, d'un tas de papiers amoncelés sur la tablette de son bureau, tire une lettre.

Tournant alors son fauteuil vers moi, il me considère et, d'un air grave : « Voici une lettre reçue ce matin même, Nonni. Nul doute qu'elle ne t'intéresse, car il y est question de toi ! »

J'ouvris de grands yeux et me haussai légèrement, pour voir, tout au moins un peu mieux, l'extérieur de cette missive.

Sur l'enveloppe, un timbre français...

Immédiatement, toutes sortes d'idées me viennent à l'esprit :

« C'est une lettre de France, Monsieur le Docteur, m'écriai-je avec enthousiasme.

— Que tu es malin, petit bonhomme ! Elle arrive en effet de là-bas.

— J'en sais encore plus, Monsieur le Docteur... Je puis préciser de quel endroit elle vient, continuai-je avec exaltation.

— Vraiment ? »

Monsieur Grüder riait aux éclats. « Tu es donc sorcier ? D'où vient-elle alors ?

— D'Avignon ! J'ajouterai, si vous le voulez, le nom du signataire.

— Encore ! Est-ce possible ! s'exclame le Docteur, riant de plus belle. Cela devient inquiétant... Nomme-moi donc l'auteur de cette épître.

— Monsieur le comte de Foresta, le gentilhomme qui m'a invité à venir en France, répondis-je joyeusement.

— Tu as raison, Nonni. Il s'agit en effet du comte. Mais, ce qu'il écrit, tu ne saurais le deviner tout de même ?

— Détrompez-vous, Monsieur le Docteur. Je crois justement que je vous le révélerai sans me tromper. Dois-je essayer ?

— Voyons, dis toujours.

— Il vous prie de m'envoyer bientôt en France où je dois aller au collège. »

A nouveau, le docteur donne libre cours à sa gaieté : « Tu as deviné, petit coquin ! Par quel hasard as-tu si bien réussi ?

— N'ai-je pas entendu raconter que la paix franco-allemande était signée. Dès lors, je puis continuer mon voyage. La lettre du comte de Foresta, je pense, aborde ce sujet.

— Précisément, Nonni, reprit mon interlocuteur d'un ton sérieux. La guerre semble terminée. De nouveau, les routes sont libres. Veux-tu que je te la lise, cette lettre ?

— Oh ! oui, Monsieur le Docteur, avec plaisir.

— Eh bien, écoute ! »

Monsieur Grüder sortit la lettre de son enveloppe et la déplia. « Je vais te traduire en danois. Voilà ce que notre correspondant écrit :

« Comme vous le savez déjà, je présume, les États en guerre ont déposé les armes. Il sera donc possible d'acheminer vers la France le petit Islandais que vous avez hébergé depuis près d'un an, avec une si généreuse bonté : Je vous prie de vouloir bien décider vous-même de l'époque de son départ. Le trajet, pour gagner Avignon, étant considérable et très sensible la différence de température entre nos pays, j'ai pensé qu'il serait bon de procurer en cours de route un temps d'arrêt au jeune voyageur, pour qu'il se repose et s'acclimate. Amiens, au nord de la France, conviendrait pour cette étape, d'autant mieux qu'il s'y trouve une maison d'éducation qui porte le nom d'*École libre de la Providence*. Déjà, je suis en rapport avec le Directeur. Nul doute que le petit Islandais ne trouve là réception des plus chaleureuses. Quant au voyage, à mon avis, la voie la plus pratique serait Copenhague Dunkerque, par bateau. Des trains directs ensuite descendent sur Amiens. Pour gagner Avignon, plus tard, le trajet pourra

s'effectuer par Paris, très agréablement, en moins d'une journée. Le Directeur de la *Providence* se chargera de cette seconde partie du programme. »

Sa lecture terminée, le Docteur posa la lettre sur son bureau. « Eh bien, Nonni, qu'en penses-tu ? »

Sur le moment, je ne me sentis guère à mon aise et ne sus que répondre.

Monsieur Grüder insista : « Ainsi, mon petit Nonni, tu as bien compris la lettre du comte. Il est clair que ton séjour chez moi touche à sa fin. »

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si paternel, que j'en éprouvai un brusque serrement de coeur. Incapable de parler, je jetai sur le bon Maître un regard douloureux : ses yeux étaient humides.

Je ne pus contenir plus longtemps mon émotion. Me couvrant le visage des deux mains, j'éclatai en sanglots.

Depuis près d'une année que j'étais l'hôte du Docteur Grüder, il m'avait prodigué les marques de sollicitude. Je voyais à présent combien il me serait pénible de quitter cette maison pleine de souvenirs heureux.

Après avoir donné libre cours un instant à mon chagrin, j'eus honte de ma sensibilité et saisis la main de Monsieur Grüder : « Vous avez en toute occasion été si bon pour moi, que je ne vous oublierai jamais, Monsieur le Docteur. »

Il presse nia main et très ému lui-même : « Certes, dit-il, je connaissais depuis longtemps ton bon coeur, mon cher petit Nonni ; mais je n'imaginais pas que tu serais si reconnaissant du peu que j'ai pu faire pour toi durant ton séjour ici.

— Oh ! ce n'est pas peu, mais beaucoup, » balbutiai-je, m'efforçant de retenir mes larmes.

« Moi aussi, je t'avais voué une sincère affection, mon enfant, reprend Monsieur Grüder, et ton départ me peine beaucoup. Mais la séparation est inévitable... Quand aimerais-tu te mettre en route pour la France ? »

Je fixai le Docteur sans répondre. D'autres pensées en effet m'assiégeaient. Mon excursion avec Valdemar ! Il s'agissait de la

faire, à tout prix. Mais je n'osais, ni ne devais en parler. Ainsi en avions-nous décidé.

Après un court moment, je répondis : « Monsieur le Docteur, permettez-moi d'y réfléchir. Etes-vous sûr que la guerre ne recommencera pas ? Il me semble préférable d'attendre encore un peu !... »

— Tu as raison, cher petit. Nous allons laisser passer quelques semaines encore. Jouis de tes vacances, repose-toi bien, après cette année de travail. Plus tard, nous reviendrons sur la question.

»

Je me levai, serrai la main du Docteur et quittai la pièce.

Encore tout secoué, je remontai l'escalier lentement... contrairement à mon habitude. Une fois dans ma chambre, je la fermai au verrou.

Depuis la fin des classes, j'en étais le seul occupant. Gunnar Einarson, mon cher compatriote un peu plus âgé que moi, m'avait quitté, pressé par ses parents de regagner l'Islande.

Je m'assis devant mon petit bureau polir réfléchir.

Ainsi j'arrivais à un nouveau tournant de ma vie ! l'allait-il donc laisser Copenhague, si séduisante, la pension Grüder, l'*Ecole du roi Knud*, les petits Danois, simples et joyeux, mes compagnons d'étude, Valdemar et même Charles, ce terrible adversaire de l'Église de marbre, devenu l'un de mes meilleurs camarades ? Devrais-je dire adieu pour toujours à l'excellent professeur islandais, Monsieur Gisli Brynjúlfsson, à la campagne riante et fertile, aux somptueuses forêts de hêtres, au Sund azuré ? Tout cela ne serait-il plus bientôt qu'un souvenir ? « Quelle tristesse !... » fis-je, en soupirant.

Il y a un an, à peine, je quittais mon île bien-aimée, la maison paternelle, ma mère chérie, mes frères et soeurs, Manni, Bogga, tous mes amis. Oh ! combien j'avais souffert alors !... Délaissé, seul, j'arrivai dans la capitale du Danemark. Au premier abord, tout m'y sembla curieux, étrange !

A présent, j'étais non seulement habitué, mais comme enraciné là. J'avais autour de moi de bons et chers amis... Et voici que je devais m'éloigner ! Que c'était dur, cruel même !

Je ressassais toutes ces choses et pleurais comme un an plus tôt en Islande, sur la colline solitaire ou dans la cabine du petit paquebot *Valdemar de Rhöne*, au moment de mon départ.

Moi, toujours plein d'entrain, de gaieté, à cette heure j'étais submergé par une vague de tristesse. Réellement, j'en concevais quelque honte... et pourtant il m'était impossible de m'arracher à ces pénibles sentiments.

Tout à coup, mes pensées s'envolèrent au-dessus du vaste Atlantique, en Islande. Je me trouvai en esprit dans la petite maison noire et blanche, près de l'église, dans la ravissante ville d'Akureyri, sur l'Eyjafjörður.

Comme autrefois, ma tendre mère se tenait devant moi, souriante, mais ferme et décidée, à son habitude. Je la voyais distinctement. Elle s'approcha, me prit la tête de ses deux mains et m'embrassa sur le front. Figé sur place, je n'osais faire le moindre mouvement, dans la crainte de chasser la chère apparition.

O Mère ! ô Mère, murmurai-je, plus du coeur que des lèvres... Autour de moi, tout dans la petite chambre de Copenhague avait disparu. Je n'étais plus là, mais chez ma mère et tout, tout près d'elle.

J'entendis sa voix... la voix si connue : « Mais Nonni, mon enfant, qu'est-ce que ce désarroi ? Tu voulais tant aller en France ! Sur le point de réussir, tu hésites ?... Crois-tu donc que Dieu t'abandonnera là-bas ? L'a-t-il fait à Copenhague ? Au contraire, il t'a protégé, comme je te l'avais prédit. Il en sera de même aussi bien en France que partout ailleurs, si tu Lui restes fidèle et t'efforces de devenir un brave enfant. L'heure est venue de partir. Rejette loin de toi cette tristesse, mon cher petit ! Elle te paralyse et te déprime. Demeure gai, vif, entreprenant. Dieu est, avec toi. Il y sera toujours !... »

C'est ainsi que ma chère maman me parla... Elle me dit encore bien d'autres choses. Plus je l'entendais, plus je sentais toutes les pensées maussades se dissiper. Comme de sombres nuages, elles se perdaient dans le lointain ; un soleil brillant éclairait peu à peu mon coeur d'enfant.

Alors je me levai pour me jeter dans les bras de ma mère chérie. Dès que j'ouvris les yeux, je fus aveuglé par la lumière du jour qui ruisselait dans ma chambrette. Maman n'était plus là et je demeurai debout, seul dans la petite pièce.

J'appelai : « Mère, Mère, ô chère et bien-aimée maman ! » Hélas ! en vain...

N'était-ce donc qu'un rêve ? me demandai-je, profondément bouleversé. Je ne pouvais le croire. Non, j'avais été certainement près de ma mère. Elle m'avait parlé ; ce n'était pas une illusion. Et, même en fût-il ainsi, j'aurais connu l'un des instants les plus doux de ma vie.

Je me sentais renaître, plein de force et de joie, tel qu'à la maison, quand maman m'avait encouragé ou consolé. « Oh ! mon Dieu, m'écriai-je, bénissez ma mère chérie et venez à mon aide, afin que je ne l'attriste jamais ! »

Un miroir pendait au mur, en face de moi. Mon regard y tomba et je vis la trace de mes larmes. Vivement je nie lavai, afin de la faire disparaître, puis je me rassis pour examiner de sang-froid la situation.

Mon projet d'excursion en compagnie de Valdemar me revint à l'esprit. Quel excellent moyen de chasser les idées lugubres !

Oh ! oui, nous ferions cette randonnée, quoi qu'il arrive ! La dernière, sans doute, dans les forêts magnifiques du Danemark ! Bientôt j'habiterais cet autre pays où je devais me rendre. A travers le Sud ensoleillé, entouré cette fois de charmants amis français, je parcourrais des forêts d'un autre genre où figes, oranges, pêches, abricots, pendent à toutes les branches... Que l'avenir s'annonce séduisant et quelle sottise vraiment de me laisser envahir par la mélancolie !

Levé d'un bond, je prends ma casquette et me dispose à sortir.

Comme je descendais l'escalier en sautant, je rencontre Madame Valentin, l'air sévère : « Où cours-tu si vite, Nonni ?

- En ville, Madame Valentin, chez un ami.
- Tu as vu Monsieur le Docteur ?
- Oui, Madame Valentin.
- Tout s'est bien passé ?

— Oh ! oui, très bien, Madame. Monsieur Grüder m'a fait part d'une grande nouvelle.

— Comment ? » demande la bonne dame, visiblement soucieuse de connaître aussi cette

« grande nouvelle ».

— Oui, Madame Valentin, un événement d'importance, qui me concerne.

— Ah ! Eh bien, lequel, mon cher petit Nonni ?

— Quelque chose d'assez extraordinaire, Madame Valentin, » insistai-je avec malice, me rappelant tout à coup, certaine remarque sans bienveillance, à savoir que les femmes sont beaucoup plus curieuses et moins discrètes que les hommes. Je ne l'avais pas cru tout d'abord, mais, par la suite, une part de vérité s'était fait jour. Quelle meilleure occasion de tenter l'expérience avec Madame Valentin !

La digne ménagère ne me quittait pas des yeux. Elle répéta : « Ainsi,... vraiment, il s'agit de quelque chose d'important, Nonni?... Je ne m'en serais guère doutée... Ne crois-tu pas qu'il serait préférable d'entrer dans cette pièce, plutôt que de rester au milieu de l'escalier, où tout le monde peut nous entendre... On ne saurait être trop prudent, lorsqu'il s'agit d'affaires sérieuses ! Viens avec moi... »

Elle me pousse dans une petite salle voisine, m'y suit et verrouille la porte.

« Donc, tu as appris une grande nouvelle, Nonni... Laquelle, dis-moi ? »

Incorrigible espiègle, je répliquai : « Mais, Madame, je n'avais nullement l'intention de vous la communiquer.

— Comment?... Que veux-tu dire ? glapit Madame Valentin, fort excitée.

— Je veux dire, Madame, que je ne sais si je dois vous mettre au courant, car c'est très important, continuai-je, pour augmenter, s'il était possible, la curiosité de cette bonne gouvernante.

— Comment, tu hésites... T'imagines-tu par hasard que je ne sais pas garder un secret ? Ah ! tu peux me le confier sans crainte, Nonni ! Il sera bien gardé, je te le garantis !

— J'y consentirais volontiers, Madame Valentin... Mais Monsieur le Docteur ? .., croyez-vous qu'il ne sera pas fâché ?

— Certainement non. D'ailleurs, il ne saura rien.

— Ne me conseillez-vous pas de lui demander d'abord la permission ?

— Que tu es naïf, Nonni ! A quoi bon ? Allons, conte-moi ton affaire simplement ! »

Cette fois j'étais convaincu que si toutes les femmes ne sont pas curieuses, Madame Valentin, du moins, pouvait accuser cette petite faiblesse. Savait-elle garder un secret ? La suite me l'apprendrait. Je cessai donc mes taquineries et d'un trait : « Voilà, Madame Valentin, j'abandonnerai bientôt cette maison.

Tu dis... Quoi... Tu quitterais la pension ? Oui... et la ville aussi !

La ville !... Tu quittes Copenhague ?

— C'est ainsi, Madame Valentin. Bien plus, je m'en vais loin de ce pays.

— Comment, tu pars, Nonni ?...

— Pour ne jamais revenir, sans doute.

— Jamais ! s'écria-t-elle, joignant les mains. Où vas-tu donc ?

— Dans le sud de la France, Madame Valentin.

— Oh ! c'est vrai ! tu devais déjà t'y rendre, il y a un an. Dans un château, si je ne me trompe...

— C'est bien cela, chez un gentilhomme, un comte, à Avignon.

— Parfaitement... J'en avais entendu parler à l'époque. Tu dois y faire tes études, je crois.

— Oui, Madame Valentin, dans un grand collège, où plusieurs centaines d'élèves reçoivent une éducation fort soignée.

— En effet, voilà, du nouveau ! On va faire de toi un homme instruit et distingué. Tu as beaucoup de chance, Nonni.

— Eh oui, Madame Valentin, il paraît que ce collège réputé, magnifique, est fréquenté par les enfants des meilleures familles.

— Mais c'est merveilleux, Nonni... Et quand penses-tu partir ?

— La date n'est pas encore fixée. Je dois attendre un peu et passer mes vacances ici.

— Rien de plus juste ! Il faut te reposer... Tu es bien sûr, petit, de m'avoir tout dit ?

— Oui, Madame Valentin. N'est-ce pas assez ?

— Certainement, surtout que les choses sont de réel intérêt pour toi. Tu vas commencer une nouvelle vie. Je te remercie de ta confiance, mon petit ami. Que c'est gentil de ta part !

— Mais vous n'en parlerez à personne ; j'ai votre promesse, Madame Valentin !

— Quant à cela, tu peux t'en rapporter à moi ! »

Nous sortîmes alors de la chambre. Je donnai la main à la bonne dame et, tout heureux, je descendis l'escalier quatre à quatre. Quelques minutes plus tard, j'avais rejoint la Grand'rue conduisant chez Valdemar.

Tandis que je marchais d'un pas allègre, ma conversation avec Madame Valentin me revint à l'esprit.

Je n'étais pas tout à fait content de moi. Sans doute mon expérience avait-elle parfaitement réussi : la curiosité de la ménagère s'avérait excessive et j'éprouvais de cette découverte un malin plaisir. Cependant, une pensée ne cessait de me poursuivre. Avais-je le droit de traiter avec tant de désinvolture la bonne dame ?

Qu'en aurait dit ma mère ?

III

LA GRANDE EXCURSION SE PRÉPARE

J'arrivai bientôt chez mon petit ami. Je sonne... La porte s'ouvre et je me trouve en face de sa mère.

« Valdemar est-il à la maison ? » demandai-je après avoir salué poliment.

— Oui, Nonni, il est là... Entre seulement ! »

Je suis la dame dans son petit salon, où je trouve mon camarade assis près d'une table et lisant. « C'est ainsi que tu passes tes vacances, Valdemar ? » Le petit saute de sa chaise et vient me serrer la main. « J'ai longtemps joué dehors, Nonni. Maintenant, je lis une belle histoire. Vois ! » fit-il, en me passant le livre.

C'étaient les contes d'Andersen, qui résidait alors à Copenhague.

« Je les ai tous lus au cours de l'année, Valdemar : ils sont merveilleux et te plairont, c'est sûr. Mais je veux te parler de choses plus belles, et plus intéressantes encore. »

Mon ami me fixa de ses grands yeux vifs : « De quoi donc, Nonni ? »

— De notre excursion ! Nous devons l'entreprendre au plus tôt !

— Ah oui, l'excursion !... Je suis prêt, Nonni... Mais pourquoi tant de hâte ?

— Voilà... Je vais te l'expliquer. »

La maman me pria de m'asseoir et je racontai ce que j'avais appris quelques instants plus tôt, du Docteur Grüder.

— Ecoute, Nonni... Si tu pars pour la France, nous ne nous reverrons peut-être jamais ?

— C'est ce qu'il y a de plus triste, Valdemar ! Le beau voyage jusque dans le sud de la France me réjouit, seulement il faut abandonner Copenhague, mes amis, même les coutumes danoises que j'aimais tant !

— Pauvre Nonni ! Ta peine est facile à comprendre. Pense toutefois que tu feras de nouvelles connaissances, là-bas, que tu

renoueras de solides amitiés, repartit la bonne dame, pour me consoler.

— Retrouverai-je un autre Valdemar, Madame ?

— Toute la première, mon enfant, je suis heureuse que vous soyez devenus de si grands amis. Vous vous entendez tellement bien tous les deux !

— Oh ! c'est vrai, » criâmes-nous ensemble en nous serrant vigoureusement les mains.

La dame sourit, puis s'informa : « Eh bien, et cette excursion ? Quand aura-t-elle lieu ? Où voulez-vous aller ?

— Cette fois, sans doute nous délaisserons la mer pour la terre ferme, Madame.

— Parlez-moi de cette promenade. Les risques, déjà, sont moindres que sur l'eau.

— Je le crois aussi, ajoute Valdemar.

— Nous sommes d'accord en ce cas, fis-je remarquer ; et puis, qu'un danger nous menace, soyez sans crainte, Madame, Valdemar est courageux et tous deux nous ignorons la peur... Nous aurons aussi un revolver. »

La dame sursaute. « Un revolver ! Et pourquoi, grand Dieu, ce revolver ?

— Il nous servira contre les chiens, trop souvent hargneux.

— Comme le molosse suédois, près de la maison forestière, rappelle le petit Valdemar en riant.

— Oui, justement. Il se pourrait aussi nous ayons à nous défendre contre de mauvaises gens, des loups, des ours ou des taureaux !

— Des loups et des ours, il n'y en a plus dans nos parages, Dieu merci ! précisa la dame. Peut-être encore quelques taureaux sauvages... Quant aux hommes méchants, s'il vous arrive d'en rencontrer, je vous conseille de ne point engager bataille avec eux. La lutte serait trop inégale, étant donné votre âge !

— Nous avons vaincu les pirates sur le Sund, avec notre revolver, » remarquai-je.

— C'est exact, petits héros ! Mais ces « pirates » n'étaient que des vagabonds. Combattre contre des hommes serait vous exposer aux plus graves mécomptes ; n'y songez pas ! »

Je promis de ne point courir après les difficultés d'aucune sorte. Nous serions prudents. « Inutile de vous faire du souci, Madame ! Je ramènerai Valdemar sain et sauf.

— J'y compte bien, mon petit Nonni... Quelle est votre intention ; où voulez-vous aller ?

— Faire un tour, à pied, à travers l'île de Seeland, ai-je pensé.

— Fort bien, excellente idée, très réalisable, Nonni. Seeland est une île riche et fertile. Vous y découvrirez quantité de choses intéressantes. Quand as-tu l'intention de partir ?

— D'ici trois ou quatre jours. Ce n'est pas trop pour nous préparer !

— Voilà qui est très raisonnable de songer aux préparatifs. De quelle nature sont-ils ?

— De toute sorte... Je vais d'abord étudier la carte et noter soigneusement les routes conduisant aux villes, les bois, les grandes fermes. Ensuite, les provisions : viande, pain, beurre et surtout beaucoup de figes sèches. Quant au matériel, nous le réduirons autant que possible : une lampe à alcool, une petite marmite.

— Ce n'est pas mal, convint la dame. Tu t'es soulié tout au moins de l'indispensable. Je veux croire que le voyage s'effectuera sans incident.

— Aucun doute là-dessus, répondis-je. Nous ferons une partie du chemin à cheval, si nous avons la chance d'en trouver sur notre parcours, ou bien en voiture, grâce à de complaisants charretiers.

— Un conseil, Nonni ! Pour les chevaux, fais attention, car on vous prendrait facilement pour des voleurs et vous seriez inquiétés. Ne vous préoccupez pas de chevaux. Si l'on vous invite à monter en voiture, acceptez. »

Ainsi en fut-il décidé sur-le-champ : nous renoncions à nous saisir de coursiers, pour grimper à l'occasion dans quelque véhicule aimablement offert.

L'entretien se prolongea entre mon ami et moi, puis, les adieux échangés, je regagnai la pension Grüder.

Le Docteur était assez sévère. Obtenir son assentiment pour la course dans l'île restait incertain. Je jugeai donc préférable de quitter la maison et de transporter provisoirement mes pénates dans l'hospitalière demeure de mon compatriote, Monsieur Brynjúlfsson. Précaution déjà prise lors de ma partie de canot en Suède.

« Je pense, Monsieur, dis-je au Docteur, que vous ne serez pas mécontent si je vais passer une huitaine de jours chez Monsieur le Professeur Brynjúlfsson. Il est toujours si heureux de me recevoir !

— Pas le moins du monde, mon petit Nonni ! Il est tout à fait naturel que tu ailles vers cet excellent compatriote avant ton départ pour la France. C'est sans doute la cause de ta visite ?

— Oui, Monsieur le Docteur... Une des raisons... » répondis-je un peu évasivement.

Je partis le jour même chez le Professeur.

J'étais une vieille connaissance, aussi n'ai-je pas besoin d'insister sur l'accueil charmant que je reçus du maître de maison, des deux dames, mère et belle-fille, de la bonne même, toujours aux petits soins. Je ne tardai pas à mettre Monsieur Brynjúlfsson, au courant de mon projet d'excursion en Zélande. Non seulement l'idée lui plut, mais il l'approuva sans réserve. « Ce petit voyage de vacances peut être excellent sous tous les rapports : tonifiant pour vos santés et, de plus, instructif, avec un certain côté aventureux. C'est fort bien, Nonni, juste ce qui convient à deux garçons jeunes et vaillants comme vous. »

La gracieuse femme du Professeur nous interrompit : « Nous ne connaissons pas ton petit ami Valdemar. Si tu lui demandais de venir déjeuner avec nous demain ? »

Cette proposition me réjouit fort. J'assurai que Valdemar était un garçon si gentil, que tous l'aimeraient dès la première rencontre.

J'allai donc l'inviter, le matin suivant. Sa mère accepta, « très reconnaissante de l'honneur qu'on lui faisait, » dit-elle.

Mon camarade revêtit ses habits du dimanche avant de gagner avec moi la maison de notre hôte.

Modeste, distingué, il fit rapidement la conquête de mes amis.

L'après-midi fut employée à réviser nos plans, à contrôler certains détails. On nous donna, par surcroît, de fort utiles conseils.

La maîtresse de maison entendit se charger seule de nos provisions de bouche. Chacun recevrait une musette pleine de victuailles. Valdemar redemanderait à son ami le revolver qui nous avait rendu de si bons offices, lors de notre promenade en mer. La revue générale passée, on décida, pour finir, que mon compagnon viendrait me prendre chez mes amis le surlendemain, dès le lever du soleil.

Au jour dit, à peine faisait-il clair, que j'étais debout. Valdemar arriva ponctuellement. Un copieux déjeuner nous assura des forces. Notre hôtesse nous remit ensuite les deux sacs bondés : « Ils suffiront pour plusieurs jours, annonça-t-elle. C'est par précaution que j'ai fait mesure comble, car j'espère bien vous revoir sous peu !

— Que vous avez raison, Madame, de penser à tout, repartis-je en souriant. Il est si difficile de savoir à l'avance combien de temps peut durer une telle excursion. Tant de choses imprévues surgissent parfois ! »

L'excellente clame se mit à rire, puis, me menaçant du doigt : « Toi, mon petit aventurier, tâche de ne pas rester trop longtemps en route ! ! »

A présent, il fallait nous harnacher pour le départ. Madame Brynjúlfsson nous tira chacun à part et nous examina des pieds à la tête, afin de s'assurer que, vêtements, chaussures, tout était en parfait état. Une mère n'eût pas pris plus de soin et montré plus de vigilante bonté... jusqu'à ouvrir nos porte-monnaie pour vérifier si nous avions assez d'argent. Trouvant l'escarcelle de Valdemar plutôt légère, Madame Brynjúlfsson y glissa quelques piécettes.

Nos sacs installés en bandoulière : « Ne soyez pas effrayés de leur poids, observa-t-elle ; vous verrez que chaque jour ils deviendront plus légers ! »

Puis elle me signala que, dans ma musette, se trouvait un pot minuscule, contenant un onguent « merveilleux pour les pieds sensibles ».

« En voilà un équipage ! » s'exclama le Professeur, quand nous allâmes prendre congé de lui. On croirait, ma parole, que vous vous apprêtez à parcourir la moitié de l'Europe.

— Si seulement nous en avons la permission, Monsieur le Professeur, répliquai-je. Mais, pour cette fois encore, nous ne dépasserons pas l'île de Seeland.

— Elle est assez vaste ! Plus de cent kilomètres de long et presque autant de large ! Cela suffira, je suppose, à vos ébats durant quelques jours ! »

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER	
EN ROUTE VERS DE NOUVELLES AVENTURES	5
II LA LETTRE D'AVIGNON	9
III LA GRANDE EXCURSION SE PRÉPARE	20
IV CHEZ LES ELEPHANTS ET LES SINGES	26
V LES VACHES ROUSSES	36
VI LA COLERE DU FERMIER.....	46
VII NUIT DANS UNE MEULE DE FOIN.....	51
VIII LES HÔTES DANGEREUX.....	58
IX A LA FERME	64
X LE CASTEL ENCHANTE	71
XI LE CAMP DES HOMMES BRUNS	83
XII RÉCEPTION DANS LE CAMP DES PEAUX BRUNES	90
XIII UNE ÉTRANGE PROMENADE EN VOITURE	95